

B i b l i o t h è q u e
des
HISTOIRES

Mésopotamie

**L'écriture, la raison
et les dieux**

par

JEAN BOTTÉRO

nrf
Éditions Gallimard

ILLUSTRATIONS

I

FRAGMENT DE LA TABLE DES MATIÈRES
DU GRAND TRAITÉ D'ASTROLOGIE
(*Les sept chapitres relatifs aux éclipses de Lune*)

Nisan est le premier mois de l'année mésopotamienne (mars-avril), et *Tesrît*, le septième (septembre-octobre), sur douze en tout.

À la ligne 158, le copiste marque d'abord le nombre total de toutes les tablettes énumérées jusque-là dans sa table des matières : 22 en tout, alors que le seul chapitre précédent, sur les éclipses de Lune, n'en compte que 8. Il résume ensuite le contenu essentiel de ces 8 dernières tablettes. Puis il termine en soulignant que, décompte et vérification faits, il garantit que sa copie est bien complète.

À la ligne 12, le point d'exclamation marque une correction : le texte donne le chiffre 1200, manifestement erroné.

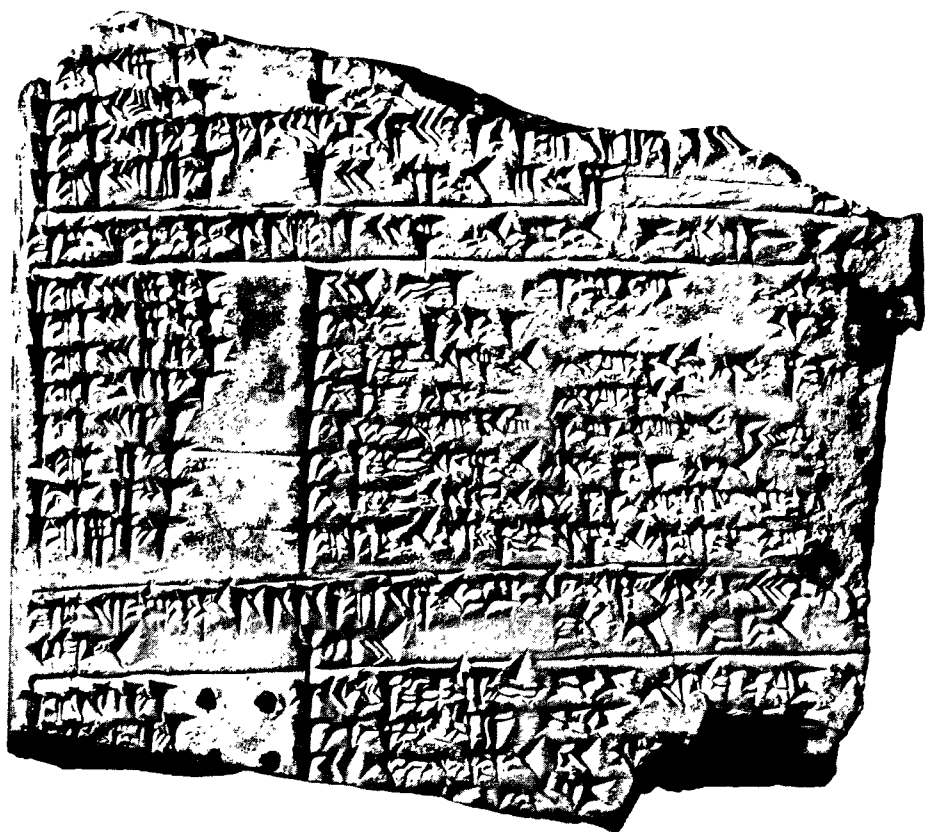
Photographie : Musée du Louvre, Paris.

Apographie* : François THUREAU-DANGIN, *Tablettes d'Uruk* (Paris, 1922), planche XXIX.

II

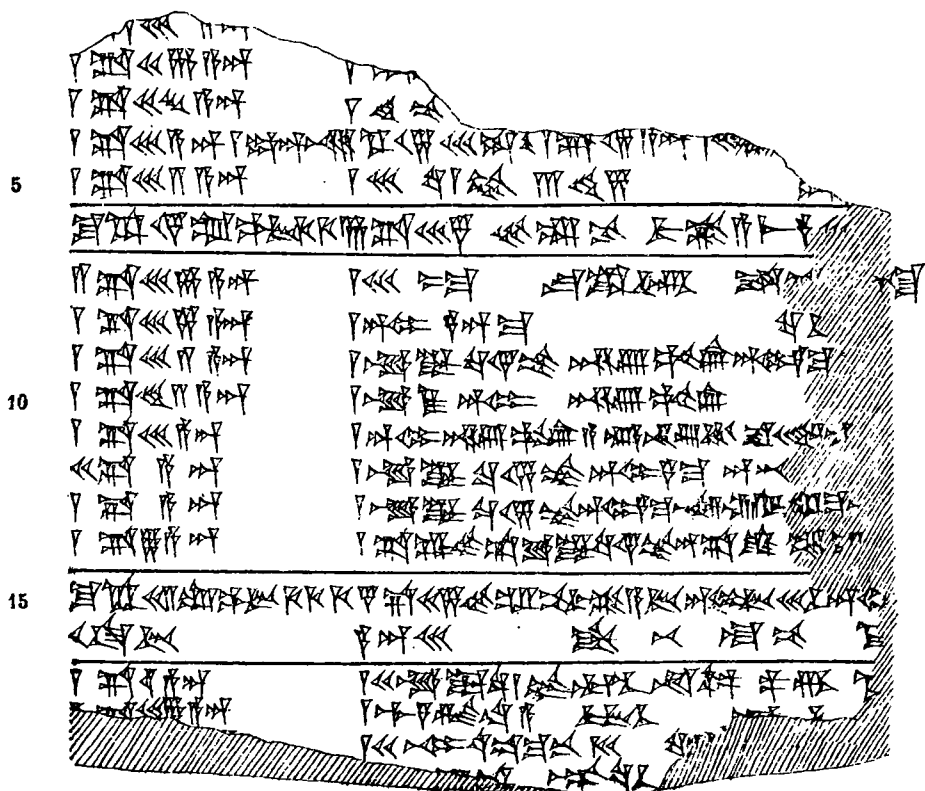
REPRODUCTION D'UNE INSCRIPTION ROYALE

Un des plus vieux documents cunéiformes publiés après le déchiffrement de l'écriture. Inscription, en sumérien, sur brique, du roi d'Isin Išme-Dagan (1953-1935), gravée sur cuivre dans H.C. RAWLINSON-E. NORRIS, *The cuneiform Inscriptions of Western Asia*, I (London, 1861), planche 2, n° V.



- 156 (hypothèses, sous le titre) : Si la Lune s'obs[ur]cit rapidement dans la soirée
85 (sous le titre) : Si, en cours d'éclipse, le ciel se couvre
82 (sous le titre) : Si, le 14 Nisan, une éclipse s'étant produite dans la soirée, [...]
10 92 (sous le titre) : Si une éclipse se produit en Tešrīt
80 (sous le titre) : Si l'obscurcissement se produit dans la soirée et dure jusqu'à la fin de la veille, et qu'(alors) le Vent du Nord se lève
120! (sous le titre) : Si, une éclipse s'étant produite le 15 Nisan, Vénus [...]
60 (sous le titre) : Si, une éclipse s'étant produite le 15 Nisan, le Ciel se couvre au Sud et que [...]
68 (sous le titre) : Si, en début d'année, le 15 Nisan, une éclipse de L[une s'est mise en place]

Au total (, jusqu'ici :) 22 tablettes (comptant) 2 065 lignes. Observations d'éclipses et oracles (tirés) de (ces) éclipses, ainsi que prédictions (à partir des mouvements) de la Lune. (Le tout) complet.



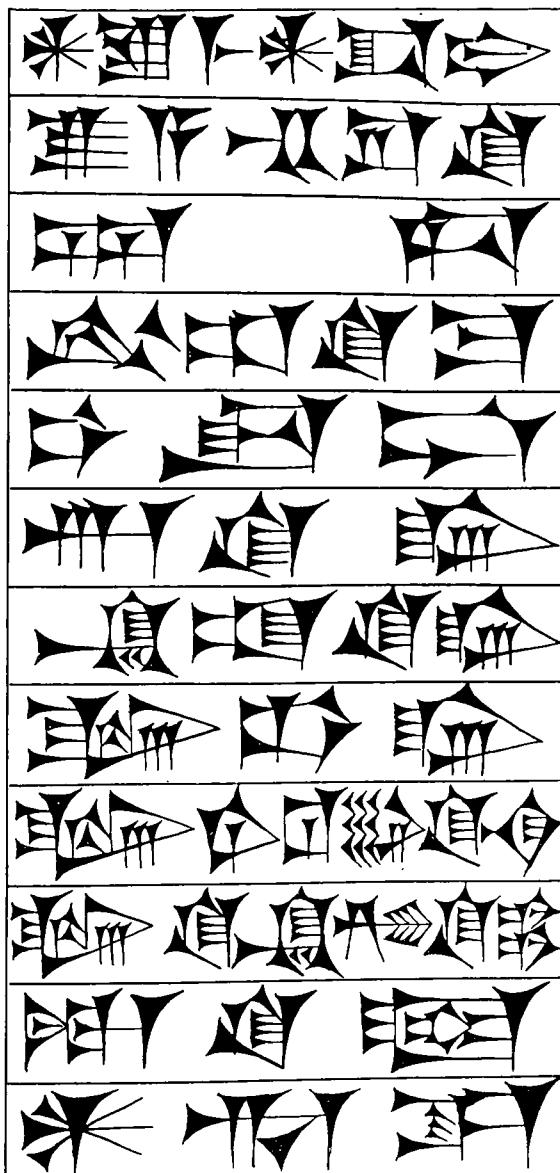
APOGRAPHIE*

- 156 *šumma Šin iḫmuṣam-ma ba-ra-ar it-t[a-']-dar*
 85 *šumma attalú iššakan-ma úmu irúp*
 82 *šumma ina araḫ Nisanni úm XIV. KÁM ina barartti attalú iššakan-*
ma [...]
 92 *šumma ina araḫ Tešrīti attalú ina barartti [iššakan]*
 80 *šumma ina barartti a-dir maššarta ig-mur u il[tānu illik]*
- 1201 *šumma ina araḫ Nisanni úm XIV. KÁM attalú iššakan-ma Dilbat [...]*
- 60 *šumma ina araḫ Nisanni úm XV. KÁM attalú iššakan-ma ina sūti*
irim-ma ina [...]
 68 *šumma ina rēš šatti ina araḫ Nisanni úm XV. KÁM attalú [Šin šitkun]*

15 *naphar 22 ṭuppi 2065 MU.ŠID.BI tamarté attalé purussé atta[lé]*

u tērēti ša Šin

ZAG.TIL.LA.BI.ŠÈ



INSCRIPTION ROYALE

aIš-me-^aDa-gan

ú.a Nibru^{kt}

sag.us

Urim^{kt}.ma

u₄. da gub

Eridu^{kt}.ga

en Unug^{kt}.ga

lugal kalag.ga

lugal Ī.si.in^{kt}.na

lugal Ki.en.gi Ki.uri

dam.ki.dga

aInanna.ka

Išme-Dagan,

le curateur de Nippur,

le soutien

d'Ur,

le desservant perpétuel

d'Eridu,

le pontife d'Uruk,

le roi puissant,

roi d'Isin,

roi de Sumer et d'Akkad,

« époux » chéri

d'Inanna.

Naissance de l'Occident

Par-delà les sources reconnues et plus volontiers explorées de notre civilisation, de notre pensée et de notre conscience : l'Israël de la Bible et la Grèce antique, il m'est arrivé, çà et là, dans *Naissance de Dieu* (puisque me voici, pour l'heure, voué aux genèses...), d'en laisser entrevoir, à l'extrême horizon de l'Histoire, une bien plus lointaine, qui les a alimentées toutes deux, chacune à sa manière, mais dont la fréquentation, voire la connaissance pure et simple, paraît, jusqu'à présent, réservée à une poignée de professionnels peu loquaces ou ténébreux : la Mésopotamie ancienne, le pays de Sumer* et d'Akkad*, de Babylone* et de Ninive*¹.

1. Pour désigner le théâtre de l'histoire ici contemplée (les anciens habitants disaient volontiers « le Pays », *kalam* en sumérien et *mātu* en akkadien), le mieux approprié est le terme de *Mésopotamie* : mot à mot « Entre-fleuves », lequel, même s'il a eu autrefois un sens plus restrictif, recouvre à peu près, maintenant, le territoire de l'Iraq d'aujourd'hui. On ne le trouvera, dans ce livre, que trop souvent répété, par force : je n'en connais pas d'aussi pertinent. Il m'est arrivé de le remplacer par *Babylone*, puisque, à partir de 1750 environ, cette ville est devenue la capitale politique, puis la métropole culturelle du pays ; mais on ne saurait, sans anachronisme, l'avancer pour la longue période antérieure. *Babylonie* désigne couramment, depuis le milieu du II^e millénaire, la seule moitié méridionale du territoire mésopotamien. L'*Assyrie*, moitié nord, quel qu'ait été son destin politique ultérieur, à partir de cette même époque, avec ses capitales successives : Assur*, Kalhu* et Ninive, s'est toujours trouvée culturellement en dépendance de la Babylonie. Et, sur ce plan, accoupler les deux noms en Assyro-Babylonie, comme on l'a fait parfois, est donc plus trompeur que commode. J'ai évité le plus possible le nom de *Sumer* : il se rapportait anciennement comme tel à la seule partie sud de la Basse-Mésopotamie (l'autre, au nord, portant alors le nom d'*Akkad*), et non pas, comme une vogue naïve et simplificatrice l'a trop longtemps laissé et le laisse encore croire, à une culture sumérienne indépendante et isolable comme telle. Son existence — garantie par l'usage de la langue sumérienne — ne fait pas le moindre

C'est encore le mérite de MM. P. Nora et M. Gauchet de m'avoir encouragé, avec bienveillance et intelligence, à y dévouer le présent volume ; et j'ai vraiment plaisir à leur en témoigner d'abord ma gratitude chaleureuse¹.

Je n'ai pas voulu consacrer à mon sujet de véritable synthèse, qui se flatte, ou même s'efforce, d'en reproduire tous les traits. Précisément parce que je le hante et l'ai repenté en tous sens depuis un demi-siècle, je ne me suis pas senti de dresser le Baedeker de ce vieux continent perdu dans le lointain, démesuré et accidenté, mal prospecté, mal prospectable, et dont toute une large zone reste plongée dans les brouillards de la préhistoire, la partie émergente nous demeurant toujours, par places, imprécise ou indiscernable, à un pareil recul. Comment prétendre tirer le *portrait* d'une civilisation attestée, au bas mot, par un demi-million de documents intelligibles et plusieurs fois autant de vestiges culturels, si riche, si dense, si complexe, si originale, que sa prodigieuse vitalité a gardée florissante pendant trois millénaires au moins, mais dont nous sommes coupés par deux mille ans d'oubli radical ?

Mieux m'a semblé, moins téméraire et peut-être plus sûr, d'en suggérer, seulement, une discrète *silhouette*, par touches un peu plus appuyées, pour en marquer au moins quelques contours, à la fois plus distincts, plus inattendus, et dont certains comptent davantage à nos yeux, parce que nous y pouvons reconnaître assez nettement, de loin et en dépit des dissimilitudes, l'état le plus archaïque de notre culture : la lointaine *naissance de notre Occident*.

J'ai choisi, dans ce but, en les remaniant plus ou moins, çà et là,

doute, mais *avant* l'Histoire — en tout cas *hors* de notre documentation. Celles-ci ne connaissent, du plus haut qu'on les prenne, qu'une civilisation cohérente, bien qu'évidemment formée de *deux* confluent d'abord sans le moindre rapport mutuel : les Sumériens*, d'un côté, et les Sémites* « Akkadiens », de l'autre — pour ne point mentionner de tierces ethnies et cultures, également préhistoriques et dont nous ne savons pratiquement rien. Je me garderai donc, à dessein, de parler, comme historien, des Sumériens, de culture, de pensée, de religion sumériennes, et même de littérature sumérienne. Il n'existe, dûment contrôlables, en Mésopotamie ancienne, qu'une culture, composite, il est vrai : une pensée, une religion, parmi lesquelles il est possible, par analyse, par comparaison, par conjecture, de déceler des traits d'origine probablement sumérienne, d'autres, probablement sémitique ; et qu'une littérature, écrite, ici en langue sumérienne et là en langue akkadienne, les proportions ayant changé avec le temps. À la rigueur pourrait-on parler d'un monde *suméro-akkadien*, mais, pour ma part, je ne tiens guère à ce pesant binôme...

1. La préparation, minutieuse et difficile, du manuscrit de ce livre doit trop au soin, à la peine et à l'obligeance d'Hélène MONSACRÉ, de Nicole et Louis ÉVRARD et de Marie-Christine REGNIER, pour que je ne convie pas ici les lecteurs à les remercier avec moi.

pour en évacuer toute érudition importune¹, et pour les adapter à mon dessein particulier non moins qu'à l'état présent de nos connaissances, un certain nombre de travaux que j'y avais consacrés, depuis une vingtaine d'années surtout. Presque tous ont paru, comme je le préciserai pour chacun, en des revues spécialisées ou des ouvrages collectifs : et je tiens à louer et remercier vivement les directeurs de ces revues et les éditeurs de ces ouvrages qui, avec libéralité grande, m'ont autorisé à reprendre mes textes.

Deux, toutefois, sont inédits : l'un, tout à fait (« Le système religieux », p. 243 s.) ; l'autre (« Écriture et dialectique, ou progrès de la connaissance », p. 113 s.), que j'ai entièrement refondu à partir d'une étude plus longue et plus poussée, mais, comme telle, je le crains, à peu près totalement impénétrable aux non-assyriologues.

Or, c'est à eux bien plus qu'à mes complices en assyriologie que j'ai pensé en préparant ce livre.

Le plan que j'ai adopté s'en ressent.

D'abord, il ne m'a point semblé opportun de m'étendre à part sur les conditions « matérielles » : géographiques, climatiques, économiques, ethnologiques, sociologiques..., et encore moins sur ce que l'on appelle l'« histoire événementielle » du pays, toutes données fort bien exposées dans un petit nombre d'ouvrages, accessibles à tous et que je signalerai en ma bibliographie (p. 363). Certes, au risque de tout embrouiller, il est indispensable d'en avoir devant les yeux, à tout le moins un diagramme liminaire essentiel — qu'on trouvera du reste ici, p. 19 s. Mais le quotidien n'est pas tout le réel : ce n'est, en fin de compte, rien d'autre qu'un cadre, un écran, dans le périmètre duquel s'est déroulée la seule véritable histoire qui vaille au regard du dessein que je poursuis ici : découvrir, pas à pas, la façon de voir, de sentir et de vivre, les aléas de la pensée et du cœur de nos plus vieux parents reconnaissables, péripéties bien plus denses, fascinantes et retentissantes que les éphémères avatars des dynasties et des batailles, faits divers dérisoires de la suite des jours.

Pour introduire discrètement ce qui constitue le sujet propre de mon livre : la civilisation de l'antique Mésopotamie, en y accusant, de place en place, quelques gros traits de parenté — et parfois de

1. Au gré de mes sujets et de leurs angles d'attaque, il m'est pourtant arrivé d'y laisser, çà et là, le plus modérément possible, quelques références techniques et renvois à des termes akkadiens et sumériens. L'honnête lecteur ne devrait pas s'en effaroucher : c'était dans la pensée de demeurer crédible, peut-être même utile, à mes collègues de métier curieux de me lire.

contraste — avec la nôtre, aux fins d'y faire reconnaître le plus archaïque état discernable d'un glorieux patrimoine culturel, digéré, remanié, enrichi et transmis jusqu'à nous par la longue lignée de nos pères, j'ai pris le parti de mettre premièrement en lumière la discipline « scientifique » vouée à ce très vieux pays : l'assyriologie. D'abord en elle-même, dans son objet, ses méthodes et sa valeur de connaissance (« Apologie pour une science inutile », p. 29 s.), puis en soulignant la place, toujours méconnue, qu'elle doit occuper dans une juste et pleine intelligence de notre passé (« L'assyriologie et notre histoire », p. 41 s.), avant d'établir le bilan des bouleversements qu'elle y a provoqués, depuis un siècle qu'elle est à l'œuvre (« Un siècle d'assyriologie », p. 58 s.).

Tant de découvertes sans nombre, la plupart discrètement révolutionnaires, n'ont été rendues possibles que par le surprenant déchiffrement de l'écriture cunéiforme, propre à cet antique pays et dont le secret avait été perdu depuis deux millénaires. Je tenais d'autant plus à rappeler une aussi exceptionnelle aventure (« Les déchiffrements "en cascade" dans le Proche-Orient ancien entre 1800 et 1930 », p. 75 s.) que c'est peut-être la question la plus souvent et le plus avidement posée aux assyriologues : Comment avez-vous réussi, sans l'appoint de la moindre pierre de Rosette*, à forcer l'impénétrable citadelle des cunéiformes ?

Cette même formidable écriture, c'est aussi la première connue au monde, et peut-être l'apport le plus éclatant et le plus généreux des antiques Mésopotamiens au développement et aux progrès de notre esprit, dont on s'avise, à présent¹, à quel point le passage à la tradition écrite l'a profondément transformé, en renforçant et multipliant ses capacités. Contrairement à ce que l'on semble toujours croire, ceux qui l'ont « inventée », dès la fin du IV^e millénaire, ne l'ont pas mise au point en une fois, et l'histoire de ses étapes (« De l'aide-mémoire à l'écriture », p. 89 s.) éclaire au mieux son étrange et redoutable complication, et son caractère original foncier, particulièrement « réaliste ».

C'est précisément ce « réalisme » de leur système graphique qui a marqué si fort, voire modelé, l'esprit de ses inventeurs et usagers : habitués à tenir leurs signes écrits pour un reflet immédiat, un véritable substitut de ce qu'ils consignaient, il leur était beaucoup plus aisé de passer de l'écrit au réel, et du nom à la

1. Surtout depuis les travaux fondamentaux de J. GOODY. Voir d'abord *La raison graphique*, Paris, Éditions de Minuit, 1979, et *La logique de l'écriture*, Paris, Armand Colin, 1986.

chose. Aussi se sont-ils agencé toute une dialectique et herméneutique, qui leur permettait, pensaient-ils, de progresser dans la connaissance des êtres en scrutant et analysant leurs dénominations écrites (« Écriture et dialectique, ou progrès dans la connaissance », p. 113 s.).

Quoi que nous pensions de tels postulats, surannés et imaginaires, le fait est qu'ils les ont invités à un examen rationnel et une étude approfondie des choses, par de multiples biais. Le plus surprenant, à nos yeux, mais aussi le mieux connu, par une documentation abondante, c'est ce que j'ai appelé la « divination déductive* ». Pour en démontrer mieux le mécanisme, sans risque de diluer à l'excès mes explications, je m'en suis tenu à un seul des nombreux départements divinatoires exploités dans le pays, particulièrement captivant et bien attesté : celui où l'on prenait pour présages les rêves (« L'oniromancie* », p. 133 s.).

Les documents sans nombre relatifs à cette divination déductive nous frappent tout d'abord par la frivolité de leur objet et par la décourageante monotonie de leur présentation. Si, toutefois, détournant le regard des « superstitions » en jeu, et prenant son courage à deux mains pour affronter un mot à mot soporifique, on s'évertue à supputer et analyser avec soin les opérations de l'esprit sous-jacentes, on y découvre une étrange volonté d'analyser systématiquement et rationnellement les choses de l'univers, en y recherchant avec obstination, par-delà leur matérialité casuelle et fugace, ce qu'elles cachent de permanent, de nécessaire, d'universel ; et, tout compte fait, les premiers linéaments, sinon d'une théorie, au moins d'une conscience et d'une application de la causalité et de la preuve — en d'autres termes, la première ébauche sérieuse de ce qui, repris, élargi, approfondi et organisé plus tard par les penseurs grecs, deviendra l'« esprit scientifique » : le plus vieux canevas de cette science et de cette raison, qui nous tiennent toujours tant à cœur (« Divination et esprit scientifique », p. 157 s.).

L'usage avéré de remplacer un temps par quelque simple sujet le souverain du pays lorsque sa vie était surnaturellement menacée, et, pour écarter tout à fait ce danger, d'immoler sans autre forme de procès le substitut en question, a quelque racine divinatoire, puisque le sort fatal promis au roi n'était connaissable que par les présages. Mais le recours à la substitution prenait sa valeur d'une tout autre croyance, dont on avait tiré dans le pays une véritable institution, plus immédiatement religieuse et qui, à en juger par l'énorme dossier entre nos mains, paraît avoir joué un rôle

considérable dans la vie des gens. On l'appelle volontiers « magie », mais on ferait mieux de parler d' « exorcisme ». Ses usagers cherchaient, moyennant divers procédés, manuels et oraux, à écarter de leur existence le Mal : le malheur, la souffrance. L'application particulière de cet exorcisme que j'ai choisi de mettre ici en valeur (« Le substitut royal et son sort », p. 170 s.), avait, à mes yeux, l'avantage de tourner, en sus, l'attention vers un paramètre essentiel de la civilisation locale : la conception monarchique du pouvoir.

Elle éclate encore dans une pièce fameuse, une des rares productions de cette antique littérature dont on ait quelque soupçon en dehors du cercle fermé des gens de métier (« Le "Code" de Hammurabi* », p. 191 s.). Pourtant, ce document exceptionnel, presque entièrement conservé sur ses trois mille cinq cents lignes de texte, on s'est ingénié, depuis sa découverte, au début de ce siècle, à le prendre pour ce qu'il n'était pas, ramenant de la sorte, par un naïf anachronisme, à notre propre gabarit l'optique et la pensée de ses auteurs et destinataires. Il valait donc la peine de tenter de l'examiner une bonne fois avec *leurs yeux à eux*, non seulement pour le mieux entendre en lui-même, mais pour y retrouver, dans leur authenticité, des données culturelles capitales en soi et bien propres à nous faire apprécier tout ensemble nos liens et nos distances d'avec ces vieilles gens : comment ils comprenaient la connaissance, la « science » et l'enseignement du droit, l'exercice de la justice et de l'équité, et la portée et le sens du pouvoir royal...

On trouve encore, comme cela, d'autres notions et pratiques qui nous sont familières tout autant qu'à eux, et sur lesquelles, pourtant, ils jetaient un regard différent du nôtre : par exemple, tout ce qui tourne autour de l'amour, de l'amour charnel, s'entend, et dans son libre exercice, non « asservi » à la vie de famille et à la propagation de l'espèce. Cet amour, aussi bien homosexuel qu'hétérosexuel, ils ne le pratiquaient pas seulement avec une plus grande liberté d'esprit que nous, encore chargés de ces lourdes malédictions chrétiennes que nous tenons de secouer avec tant de fracas, ils le tenaient dans la plus haute estime et dévotion. Et pourtant, toujours sans la moindre connotation morale ou religieuse, ils méprisaient et gardaient à l'écart ses représentants : les prostitués des deux sexes, qui paraissent avoir officiellement prospéré parmi eux. Pour résoudre un tel illogisme (« L' "amour libre" et ses désavantages », p. 224 s.), on doit se référer à une notion capitale dans leur système de pensée : celle de

Destin — nous dirions : de Nature : c'est parce que les professionnels de l'amour libre étaient censés, à leurs yeux, avoir décliné du droit fil de leur « destinée », que l'on prenait à leur endroit une attitude, non pas hostile, certes, ni condamnatrice, mais, pour ainsi parler : ontologiquement péjorative. Vision originale, s'il en fut, et d'autant plus à souligner qu'elle nous dévoile une des articulations majeures de la « théologie » du cru.

Une telle conception de la nature et du destin, non moins que l'idéologie monarchique, les croyances et manipulations de l'exorcisme, et même, à leur mesure, celles de la divination, convergeaient toutes vers un même noyau central, qui s'est considérablement particularisé et réduit dans notre monde « désenchanté »¹, mais qui, dans cet antique pays, régnait encore en souverain sur l'existence entière, et des individus, et de l'État : la religion. Résolument polythéiste et anthropomorphiste, il nous en reste, entrecoupés de vastes lacunes, une multitude de témoignages, extraordinairement variés, de toutes les époques d'une aussi longue histoire. Devant cet océan documentaire, on se sent d'abord perdre pied, submergé par un pareil foisonnement de phénomènes multiformes et le plus souvent sans lien bien apparent entre eux, et l'on préfère renoncer à les organiser dans une perspective à la fois suffisamment objective et illuminatrice. Persuadé que l'on peut, et que l'on doit, adopter une autre attitude que cette façon de phénoménologie nonchalante, j'ai essayé d'aller plus loin, sur un double palier.

D'abord, en recherchant si, derrière l'apparent fatras des données particulières, il n'existe pas un axe central, qui les innerve toutes et leur confère à toutes leur sens et leur valeur. Cette colonne vertébrale, j'ai pensé la trouver dans le principe du pouvoir monarchique, simplement transposé, par la réflexion mythologique, de ce bas-monde dans l'univers surnaturel, et autour duquel la religion s'est ordonnée en un véritable système, cohérent et, à sa mesure, rationnel et logique (« Le système religieux », p. 243 s.).

Et comme le problème du rangement d'une multitude à première vue chaotique se pose peut-être avec plus d'acuité, sur le plan religieux, devant l'étourdissante cohue des dieux et des déesses, il m'a paru opportun de montrer à quel point ce panthéon lui-même avait été systématisé, en une hiérarchie équilibrée et

1. M. GAUCHET, *Le désenchantement du monde*, Paris, Gallimard, 1985.

normalement stable, dans laquelle chaque divinité, à sa place et avec ses prérogatives, jouait un rôle irremplaçable, contribuant ainsi, pour sa part, comme une roue dans la mécanique, à faire fonctionner la gigantesque machine, parfaitement huilée, de l'univers. Sur ce chapitre, également, un seul exemple, étudié plus à fond, pouvait avoir plus d'effet qu'une vue panoramique, d'autant moins claire et parlante qu'elle aurait été numériquement plus complète. J'ai donc mis en avant l'un des dieux dont la personnalité et l'action sont le mieux caractérisées, celui qui, par lui-même et son office propre, reflète excellemment la priorité reconnue, dans une telle société de production et de consommation, à la technique et à l'intelligence pratique (« L'intelligence et la fonction technique du pouvoir : Enki/Éa* », p. 280 s.).

Une notion qui me tient à cœur, parce que je la crois essentielle à la religiosité des anciens Sémites — or, en dépit de ses composantes sumériennes archaïques, la religion mésopotamienne a été créée, en partie, et surtout développée, sur deux bons millénaires, à tout le moins, par des Sémites! —, c'est la propension à accuser avec vigueur la distance entre les dieux et les hommes : la supériorité dans l'être, dans l'action, dans la durée, dans l'intelligence, des premiers sur les seconds ; pour tout dire en un mot : leur *transcendance*, laquelle a véritablement culminé, chez les anciens Israélites, dans leur monothéisme absolu¹. En vue de mieux établir la présence en Mésopotamie d'une pareille appréhension du monde surnaturel, j'ai pris le biais de l'étude et de la discussion d'une courte pièce littéraire, de présentation insolite et dont la portée demeure, entre experts, passablement énigmatique (« Le "Dialogue pessimiste" et la transcendance », p. 303 s.).

Enfin, puisque, la mort concluant tout ici-bas, j'étais porté à finir par elle, et que, du reste, pas une religion ou une philosophie au monde ne s'est dérobée devant les interrogations anxieuses dont le trépas et ses suites ont toujours tourmenté les hommes, même si nul d'entre eux n'y a jamais su répondre que par des « imaginations calculées », j'ai donc, pour terminer, rassemblé à grands traits ce que nos textes nous laissent entrevoir de « La mythologie de la Mort » (p. 323 s.). Dans ce chapitre aussi, on retrouvera sans peine la plus vieille armature de notre propre imaginaire traditionnel des « fins dernières »...

1. *Naissance de Dieu, passim.*

Je ne me repens pas d'avoir gardé tel quel le texte de ces études, même quand l'une recoupait l'autre, plus ou moins, ou bien en répétait quelques termes. En réalité, s'il m'est bien arrivé de m'y reprendre à deux ou trois fois pour exposer ou discuter un point de conséquence, mon angle de visée n'en était jamais tout à fait le même, si bien que ces redites, au bout du compte, se complètent plus qu'elles ne se recouvrent, incitant de la sorte à faire le tour du sujet. Sans réinvoquer la règle d'or selon laquelle, dans la communication du savoir comme dans la magie ou l'exorcisme, la répétition est le plus sûr garant de l'efficacité.

Si mon sujet se situe apparemment loin — au-delà ! — de celui que j'avais abordé dans *Naissance de Dieu*, mes méthodes d'approche, d'examen et de réflexion, non moins que leur combinaison balancée d'entêtement et de réserve, sont d'autant demeurées les mêmes qu'elles m'étaient imposées par mon propre métier d'historien. Et les historiens ayant ceci de commun avec les acteurs, qu'ils doivent être en position d'entrer dans la peau de tous leurs personnages, non pour les mieux jouer, mais pour les mieux comprendre, on ne sera guère surpris — pour ne relever ici que ce trait — de me voir vouer à mes antiques Mésopotamiens la même « sympathie » qui m'avait attaché aux vieux Israélites.

Pas pour les mêmes qualités, toutefois.

Les auteurs de la Bible, je les ai assez louangés au cours dudit ouvrage pour qu'on ne doute, ni de mon admiration invétérée, ni de ses belles et bonnes raisons. Je n'avais pas d'emblée les mêmes mobiles pour me lier aux plus lointains habitants de l'Entre-deux-fleuves. J'ai mis du temps à me relever de la déception qui m'avait pris lors de mes premiers contacts avec les originaux cunéiformes. Sans parler de la différence des langues — l'hébreu biblique, plus proche par là de l'admirable arabe, est phonétiquement plus riche, plus vigoureux, plus sonore et plus fascinant que l'akkadien ; et quant au sumérien, il est si loin de nous et si étrange, qu'il faudrait être d'un métal à très basse température de fusion pour s'émouvoir à l'entendre —, j'arrivais tout droit de la bonhomie, du naturel, du coloris de la « Vie d'Élie de Tišbé », dans le Livre des Rois¹ ; de

1. *Naissance de Dieu*, p. 68 s.

la puissante et souveraine ouverture de la Genèse¹ ; de la conviction fougueuse et imprécatoire d'Amos, d'Osée, d'Isaïe² ; de la tendresse de Jérémie³ ; des prodigieux éclats du Second-Isaïe⁴ et de Job⁵ ; de l'émotion contenue entre les lignes « philosophiques » et noires du Qohéleth⁶, et je tombais sur une prosaïcité infinie, compassée et froide ; sur une poésie de cour, formaliste, conventionnelle, sans vrai lyrisme, et où les sentiments profonds eux-mêmes, les rares fois qu'ils affleurent, sentent souvent le fabriqué, sinon le guindé. Même les ouvrages « scientifiques » se présentaient à moi sous forme d'interminables et mornes listes de mots ou de propositions, juxtaposés sans le moindre lien accusé entre eux tous, sans la moindre tentative apparente de subsumer ce morcellement infini en unités supérieures, en concepts synthétiques, en abstractions plus familières et profitables à notre mode de penser. Et puis, il faut bien le dire, tout systématisé, cohérent et « logique » qu'il fût, ce grouillement polythéiste me semblait bien terre à terre et manquant singulièrement d'absolu, à mon goût. N'y avait-il point là de quoi décourager la meilleure volonté du monde, et me renvoyer au plus vite à la Bible, ou à la Grèce, et à leur univers qui m'était respirable ?

Par chance, je me suis tiré assez promptement de cet accablement liminaire. D'abord, il m'est arrivé, à mesure que je les explorais, de dénicher plus aisément, çà et là, parmi les belles-lettres de Sumer et d'Akkad, de Babylone et de Ninive, de quoi me réchauffer le cœur quelque peu. Mais, surtout, je me suis rapidement avisé que là où ne sourdaient ni chaleur, ni éclat, ni puissance des *mots*, régnaient secrètement l'intelligence des *pensées*, une curiosité universelle, un besoin strident d'ouverture, une soif de comprendre et une extraordinaire créativité. Dans un pays austère, démuné de presque tout, hormis l'argile, le bitume et le roseau ; avec, pour unique ressource foncière, une terre limoneuse et fertile, et deux fleuves pour l'irriguer, ces gens, à peine émergés des incertitudes, des indigences, des rudiments de la préhistoire, ont tout imaginé, tout créé. En peu de siècles, ils se sont fait une existence économiquement opulente ; ils se sont édifié une puissance politique et militaire longtemps unique, et presque toujours

1. *Ibid.*, p. 160 s.

2. *Ibid.*, p. 75 s.

3. *Ibid.*, p. 94 s.

4. *Ibid.*, p. 102 s.

5. *Ibid.*, pp. 126 s., 131 s., 167 s.

6. *Ibid.*, p. 229 s.

inégalée, dans tout le Proche-Orient ; ils ont, tout les premiers, dépensé une énergie considérable, non seulement à s'asservir le monde par l'ingéniosité de leurs rapides progrès techniques, mais à tenter de se le rendre intelligible par leurs observations, leurs rapprochements, leurs réflexions, leurs interprétations, se constituant de la sorte un système de pensée particulier, inouï en ces temps reculés, mais aussi en soi-même admirable, pour loin qu'il ait été du nôtre, et surtout véritablement fécond, si l'on en juge à ses retentissements jusqu'à nous.

Non ! Je n'oublie ni ne cherche à déprécier la vénérable et fastueuse Égypte, aussi vieille, aussi magnifique et sans doute bien plus fascinante avec ses monuments incomparables et sans nombre ! Mais il faut reconnaître que dans cette Asie antérieure où se concentrait alors, à nos yeux d'historiens, le monde cultivé et en effervescence, le royaume des pharaons, fenêtre de l'Afrique sur la Méditerranée, fait d'abord l'effet d'un édifice presque fermé dans notre direction. Alors que la Mésopotamie, premièrement par sa situation géographique et son peuplement, nous apparaît, dès la plus haute époque, large ouverte à tout son environnement, que ses hommes d'affaires et ses guerriers ont de bonne heure arpenté et exploré en tous sens. Dès le milieu du III^e millénaire, au plus tard, les Élamites* du Sud-Est, en Iran, et les Sémites d'Ébla*, en Syrie, lui ont emprunté son écriture et, en partie, ses langues — signe d'une dépendance culturelle profonde. La même situation nous saute aux yeux au II^e millénaire, chez les Sémites et les Hurrites* de Syrie-Palestine, et chez les puissants Indo-Européens d'Anatolie, les Hittites* : on y retrouve un peu partout, soit en originaux, soit en traductions (voire en démarquages) dans les idiomes locaux, des morceaux d'œuvres mythologiques, épiques, poétiques, littéraires, scientifiques, élucubrées en Babylonie. Au xv^e siècle, la volumineuse correspondance diplomatique internationale des pharaons en personne avec toutes les cours du Proche-Orient, on l'a bien retrouvée en Égypte, à el-Amarna, mais rédigée en langue akkadienne et consignée en cunéiformes. Au I^{er} millénaire, la même Égypte empruntera sa propre astrologie à Babylone, laquelle aura diffusé jusqu'en Asie mineure, et jusque chez les Étrusques, sa millénaire extispicine*. L'Égypte — tout compte fait — ne semble véritablement guère avoir transmis grand-chose de *substantiel* aux auteurs successifs des livres bibliques, où foisonnent, en revanche, thèmes et schèmes élaborés en Mésopotamie, encore reconnaissables sous les transformations que leur ont infligées ces décidés monothéistes d'Israël. Même la

Grèce antique n'a pas échappé au lointain mais intense rayonnement de Babylone. Ses reflets sautent plus vite aux yeux au temps de formation de la pensée grecque : la *Théogonie* d'Hésiode recoupe plus d'un trait du *Poème de la Création**, et Thalès de Milet, le plus vieux penseur ionien, en retiendra même l'Eau pour matière première du monde. Mais, signe d'une dépendance plus diffuse et plus radicale, même si l'on en trouve les effets toujours plus repensés et intégrés avec le temps, tous les vieux philosophes grecs sont, en matière de cosmogonie, par exemple, dans l'exacte trajectoire inaugurée par les archaïques mythographes de Mésopotamie : tous, ils postulent pour l'univers une matière première unique, et, ne s'en prenant qu'au problème du Devenir et de la Transformation, pas un d'eux ne pose jamais la question de l'Origine absolue des choses. Pour quiconque, venu de l'Entre-deux-fleuves et familier de sa pensée et de sa littérature, jette un œil attentif sur celles de la Grèce, il ne fait pas le moindre doute que de pareilles connexions apparaîtront plus nombreuses et plus fortes et se comprendront mieux, à mesure que les historiens, une fois dirigés vers cette source lointaine, accepteront de travailler sérieusement la main dans la main de ses familiers, et que ceux-ci consentiront à élargir leur horizon bien au-delà des indispensables chicanes philologiques et de l'étude sourcilleuse des infinis contrats et papiers administratifs...

Voilà ce qui m'a retenu « près des canaux de Babylone », contraint, sans romantisme, sans esprit de paroisse, mais par mes seules évidences d'historien, d'y reconnaître la patrie des premiers pères discernables de notre Occident.

Un dernier mot : ce n'est pas l'envie, mais la place, ou l'occasion, qui m'ont manqué de présenter ici un plus grand nombre de pièces ou de morceaux tirés de l'énorme dossier des lettres mésopotamiennes. Soit dit pour que l'on ne me croie pas pour autant découragé par les difficultés (réelles !) de la traduction : j'espère bien me rattraper au plus vite dans un épais volume, préparé en collaboration avec le grand sumérologue S. N. Kramer, et où nous comptons publier, chez le même éditeur, en traduction discrètement expliquée, et critique, tout ce qu'il nous est resté, en quelques milliers de lignes et de « vers », de la cinquantaine de mythes subsistants, composés en langue sumérienne ou akkadienne, pour tenter de donner une idée, et du dossier et du mode propre de la pensée mythologique de ces ancêtres, oubliés ou méconnus, de nos théologiens et de nos philosophes.

JEAN BOTTÉRO

Mésopotamie

L'écriture, la raison et les dieux

Réservées d'abord aux professionnels — trop patients, circonspects et tenus par leur minutieux travail de sape pour les claironner à mesure —, les grandes découvertes de l'Histoire ont régulièrement besoin d'une longue maturation. Elles restent longtemps secrètes et se révèlent sans fracas. Il a fallu un siècle et demi de trouvailles, de génie, de fouilles et d'efforts, pour nous aviser que nous tenions bel et bien nos plus vieux papiers de famille, ceux de nos plus reculés parents identifiables en ligne ascendante directe. Ce sont les vénérables créateurs et porteurs de l'antique et brillante civilisation de Mésopotamie, née au tournant du IV^e au III^e millénaire, morte pas loin avant notre ère, et dont il nous reste un gigantesque butin archéologique et un demi-million de documents déchiffrables.

Nos ancêtres les Mésopotamiens ont inventé l'écriture, et, grâce à elle, jeté un nouveau regard sur l'univers autour d'eux, mis au point une nouvelle manière de le penser, de l'analyser, de l'ordonner, comme ne l'aurait jamais permis la simple tradition orale — les propres linéaments de ce qui, repris, approfondi et systématisé par les Grecs, est devenu notre rationalité, la véritable armature de notre Science. À la recherche des dernières raisons d'être de cet univers et de l'ultime sens de notre existence d'hommes, ils ont édifié toute une somptueuse et savante mythologie, qui annonce déjà, sur plus d'un point, ce dont Israël, inventeur du monothéisme, composera sa « théologie », laquelle est encore la nôtre, même quand nous cherchons à nous en débarrasser. Ils sont au propre berceau de notre Occident et de sa civilisation, qui, pour l'heure, a presque entièrement conquis le monde.

Après *Naissance de Dieu*, qui étudiait les origines d'un des traits les plus marquants et singuliers de cette civilisation, Jean Bottéro a voulu remonter plus haut, dans la même ligne, jusqu'à l'extrême horizon de l'Histoire — qui *commence*, en effet, à *Sumer*, puisque l'écriture et le document y sont nés —, et, dans l'énorme trésor des tablettes cunéiformes, jusqu'ici inventoriées par les seuls gens de métier comme lui, découvrir d'autres balbutiements plus archaïques de notre propre philosophie.



9

782070 708796



87-III

A 70879

ISBN 2-07-070879-9